

LE GOURMAND
PRIS POUR DUPE,
COMÉDIE-PROVERBE,
EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

LE MARQUIS DE VORSANGE.

LE PETIT DE VORSANGE, }
LE CHEV. DE VORSANGE, } Fils
du Marquis de
Vorsange.

M. D'AIGREMONT, Gouverneur des
jeunes de Vorsange.

M. TUE-TOUT, Médecin.

PICARD, Laquais.

La Scène est chez M. de Vorsange.



LE GOURMAND

PRIS POUR DUPE,
COMÉDIE - PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DEUX JEUNES DE VORSANGE.

(Ils entrent sur la scène en éclatant de rire.)

L' A ï N É.

OH! le bon tour! le bon tour!

LE CHEVALIER.

(Il est décoré de la Croix de Malthe.)

Mais, mon frère, si papa & maman s'avisaient enfin d'être aussi rusés que toi, que deviendraient toutes tes espiégleries?

L' A ï N É.

Bon! bon! je leur persuade tout ce que je veux,

40 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE ,

avec mon petit air hypocrite : ne leur ai-je pas fait accroire que les souris avaient mangé ces douze boîtes de confitures , dont nous nous sommes si bien régales ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire , dont nous nous sommes si régales ? Tu en as mangé la plus grande partie , parce que tu es le plus gourmand.

L' A Î N É.

Non pas parce que je suis le plus gourmand , mais à cause que j'ai l'honneur d'être l'ainé ; & que je suis beaucoup plus instruit que toi. Sais-tu , comme moi , sur le bout du doigt , le latin , la grammaire française , la géographie , le blason , l'histoire ? Fi , fi , tu n'es qu'un ignorant , & tu veux croquer des friandises !

LE CHEVALIER.

Mais , mon frère , j'ai aussi bon appétit que toi. Cependant , toutes ces choses dérobées me causent quelquefois une indigestion.

L' A Î N É.

Eh ! pourquoi donc cela ?

LE CHEVALIER.

Veux-tu que je te l'avoue ? Je crains que nos petites ruses ne soient découvertes un jour ; & cela m'empêche de favoriser les fruits , les sucreries.

L' A Î N É.

Allons, morbleu ! il faut avoir du courage. Eh ! si tu étais soldat, tu ne serais même pas bon pour aller en maraude.

L E C H E V A L I E R.

C'est que si nous venons enfin à être pris sur le fait, nous risquons d'être sévèrement punis.

L' A Î N É.

Nous aurons du moins eu la satisfaction de bien nous régaler.

L E C H E V A L I E R.

Ecoute donc ; cette satisfaction extrême empêchera-t-elle nos oreilles, & peut-être autre chose encore, d'être furieusement sensibles à la correction ?

L' A Î N É.

Un moment de douleur doit-il nous faire dédaigner des jours entiers de bonne chère ?

L E C H E V A L I E R.

Mon grave aîné, tu me paraîs incorrigible.

L' A Î N É.

Mon pauvre Chevalier, tu me paraîs bien poltron.

L E C H E V A L I E R.

C'est que j'ai des remords : ils naissent souvent-là malgré moi. (*Il met la main sur son cœur.*)

L' A Î N É.

Je vois ce que c'est. Quand ton estomac est

42 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

bourré de confitures & de fruits, tu t'avises de moraliser.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai que papa & maman font la bonté même, & qu'ils nous comblent de caresses & d'attentions ? M. d'Aigremont, notre Gouverneur, n'est-il pas le meilleur des hommes ?

L' A Î N É.

Je conviens qu'en plusieurs circonstances nous n'avons qu'à nous louer d'eux.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comment reconnaissons-nous leurs soins, leur tendre amitié, en pillant chaque jour le buffet & l'office ?

L' A Î N É.

C'est leur faute aussi : pourquoi craignent-ils tant de nous laisser manger quelque chose qui puisse nous faire mal ? Mes enfans, ne touchez pas à ces fruits, ils sont trop froids sur l'estomac ; Messieurs, ces confitures vous étoufferaient, ces marrons glacés sont trop lourds ; ces pâtisseries sont indigestes..... J'enrage de tant d'attentions ; & bien souvent en quittant la table, si j'en étais le maître, j'avalerais tout ce qui est dessus.

LE CHEVALIER.

Tu aurais le sort du chien de la fable, que sa gourmandise fit crever.

L' A Î N É.

Puisque tu es si loin de penser comme moi, tu as grand tort d'être mon associé.

L E C H E V A L I E R.

Que veux-tu ? je fais d'assez bonnes réflexions, mais je n'ai pas la force de me corriger.
D'ailleurs, si je ne t'aidais à manger tout ce que tu dérobes, je craindrais que cela ne te fît mal.

L' A Î N É.

Grand merci de l'intérêt que tu prends à ma santé. Mais si cela te gêne & t'inquiète trop de me seconder, tu es bien le maître, à déjeuner & à goûter, de manger souvent ton pain sec.

L E C H E V A L I E R.

Monsieur le fripon, vous savez me prendre par mon faible : comment voulez-vous que je résiste à l'idée que vous vous régalez splendidement, tandis que moi je ferai abstinence ?

L' A Î N É.

Eh bien, laisse-toi conduire, & sur-tout plus de remords.

L E C H E V A L I E R.

Allons, je tâcherai de les étouffer, à forcé de me bourrer l'estomac.

L' A Î N É.

A la bonne-heure. Ecoute, j'ai vu apporter ce matin des poires superbes ; il s'agit de savoir où on les a mises.

44 LE GOURMAND PRIS POUR DÛPE,

LE CHEVALIER.

Qu'avons-nous besoin de nous occuper de cette nouvelle espièglerie, après toutes les confitures que nous venons de manger ?

L'AINÉ.

Ne fais-tu pas, mon cher frère, qu'il faut toujours avoir un corps de réserve ?

LE CHEVALIER.

Tes termes militaires achèvent de me convaincre ; je ne résiste plus, & je vois que tu as presque toujours raison. . . . Mais on vient, c'est peut-être papa. . . . Adieu, je me sauve. . . . Quand je l'aperçois, il me semble qu'on me tire les oreilles d'une aune. (*Il sort en courant.*)

L'AINÉ, *seul.*

C'est une poule mouillée que ce pauvre Chevalier. Pour moi, je vais m'armer d'effronterie : j'ai remarqué que c'est le vrai moyen de réussir en tout.

SCÈNE II.

L'AINÉ DE VORSANGE, PICARD.

PICARD.

AH ! Monsieur, je viens vous donner un avis de la plus grande conséquence, & qui mériterait une gratification considérable, si vous n'étiez malheureusement sans le sou. Dès que vous avez quelque

argent, vous vous hâtez de le dépenser en mille friandises. Aussi avez-vous vos poches plus remplies de dragées, de masepains, que d'espèces sonnantes.

L' A Î N É.

Finis ton verbiage. Que viens-tu m'apprendre ?

P I C A R D.

Toute la maison se plaint de votre adresse à dérober tout ce qu'il y a de mangeable.

L' A Î N É.

Ce sont des envieux, qui craignent toujours qu'on ne se régale mieux qu'eux-mêmes.

P I C A R D.

Le Cuisinier raconte hautement que vous venez mettre les doigts dans ses casseroles, au risque de vous brûler.

L' A Î N É.

C'est parce que j'ai vu qu'il volait la graisse.

P I C A R D.

Il vous a trouvé la main dans le garde-manger; encore lui souteniez-vous que cela n'était pas vrai.

L' A Î N É.

Il avait oublié de le fermer; & j'avais la complaisance d'en prendre le soin.

P I C A R D.

Et quand on vous a surpris monté sur deux chaises dans l'office, quelle était votre intention ?

L' A Î N É.

De voir si les souris ne mangeaient pas le sucre.

P I C A R D.

Vous vouliez leur en éviter la peine. Enfin, mon jeune maître, je vous avertis qu'un orage se forme contre vous; & c'est à vous d'imaginer sur quel endroit il pourra tomber.

L' A Î N É..

Que cela ne t'inquiète pas, cher Picard.

P I C A R D.

Mes entrailles se sont émues en votre faveur, parce qu'il y a entre nous deux beaucoup de ressemblance: vous savez que l'on dit gourmand & menteur comme un Laquais.

L' A Î N É..

Je suis peu flaté du parallèle. Vous êtes un sot, Mons Picard.

P I C A R D.

Me voilà bien payé de ma complaisance.... J'entends Monsieur votre père.... Adieu, je m'éloigne, & vous recommande en partant de faire rembourser votre derrière. (*Il s'enfuit.*)

L' A Î N É, *seul.*

Que vient me chanter cet impertinent, avec ses terreurs paniques, & la ressemblance qu'il ôse dire que nous avons ensemble!.... Est-ce que certain goût, certain penchant, nous aviliraient?..... Quelle idée folle!



SCÈNE III.

M. DE VORSANGE, SON FILS AÎNÉ.

M. DE VORSANGE.

EMBRASSE-MOI, mon ami. Je te porte sans cesse dans mon cœur, quoique je sois un peu mécontent de toi.

L'AÎNÉ VORSANGE.

En quoi, cher papa, aurais-je eu le malheur de vous déplaire ? (*à part.*) Se douterait-il de mes gourmandises ?

M. DE VORSANGE.

Nous parlerons de cela une autre fois : tu fais que je n'aime point à gronder.

L'AÎNÉ VORSANGE.

Oh ! oui, mon papa, je fais combien vous êtes bon.

M. DE VORSANGE.

Mais ne vas pas en abuser, je t'en avertis ; car je pourrai quelque jour devenir très-méchant.

L'AÎNÉ VORSANGE, *le caressant.*

Cela est impossible, mon petit papa ; vous avez un cœur trop excellent pour vouloir jamais châgriner un fils qui vous aime si tendrement. (*à part.*) Comme j'ai l'art de l'amadouer !

48 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

M. DE VORSANGE.

Ce ferait avec la plus grande peine que je me verrais dans le cas de me fâcher contre toi. Sois sage, & tu trouveras toujours en moi le meilleur des pères.

L'ÂÎNÉ VORSANGE.

Ce sentiment m'est trop précieux, pour ne pas mettre tous mes soins à ne jamais l'altérer.

(Il lui baise la main.)

M. DE VORSANGE.

C'est à merveille. Mais tout le monde ici ne cesse de me dire que tu es un gourmand. On me raconte chaque jour de nouvelles prouesses de ta part : tantôt tu fais ouvrir les armoires les mieux fermées ; tantôt tu grimpes comme un chat, au risque de te casser le cou. Dois-je croire toutes ces histoires, mon ami ?

L'ÂÎNÉ VORSANGE.

Non, cher papa ; rejetez-les comme des bruits injurieux : on voudrait ternir la vertu la plus pure. O ciel ! moi gourmand ! quelle calomnie ! Plutôt que de toucher en secret à la moindre chose, j'aimerais mieux mourir d'inanition.

M. DE VORSANGE.

Tu m'as l'air d'un rusé petit coquin. Mais prends-y garde ; tôt ou tard tu seras puni.

L'ÂÎNÉ VORSANGE.

Que mon papa me rende du moins justice. Est-ce
que

que j'ignore combien un enfant est répréhensible d'escamoter quelque friandise ? Tenez , vous allez juger de mon extrême sobriété : l'autre jour j'avais très-grand faim ; je vis un bon morceau de fromage à l'entrée du buffet , dont le chat s'approchait tout doucement : eh bien , plutôt que d'y toucher , je le laissai manger par le chat.

M. DE VORSANGE, *en riant.*

Voilà un effort singulièrement héroïque. Tu t'excuses d'une manière un peu extraordinaire. Il me semble que tu t'appliques beaucoup à l'art de mentir : fais-tu autant de progrès dans les sciences que tes Maîtres t'enseignent ?

L' A Î N É V O R S A N G E.

N'en doutez pas ; je m'applique , je travaille du matin au soir , & je commence à devenir habile..... sur-tout dans le latin.

M. DE VORSANGE.

Tant mieux , mon fils. Cette langue est souvent utile dans toutes les conditions. Je dédaignai de l'apprendre dans ma jeunesse ; que je m'en suis de fois repenti !

L' A Î N É V O R S A N G E.

Je vais vous montrer mon thème & ma version , & je.....

M. DE VORSANGE.

Mais je suis là-dessus d'une ignorance crasse ; une

Tome II.

C

50 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,
inscription publique est pour moi un logogriphe,
je n'y comprends pas plus qu'un homme du peuple.

L' A Î N É V O R S A N G E.

(*A part.*) C'est ce que je demande. (*haut.*) Vous
allez voir avec quelle justesse je traduis. (*Il lit.*)
Mulier subdita viro sicut serva Patrono (1).

M. D E V O R S A N G E.

Que je me repends de n'avoir pas appris dans ma
jeunesse une langue aussi nécessaire !

L' A Î N É V O R S A N G E, *lisant.*

La femme doit être aussi soumise à son mari,
que l'esclave à son patron. *Gallina taceat cum
gallus cantat.* La poule doit se taire quand le coq
ehante.

M. D E V O R S A N G E.

C'est assez, mon ami : tu me forces à rougir de
mon ignorance.

L' A Î N É V O R S A N G E, *lisant.*

Suprema potestas barbæ. La toute-puissance est
à la barbe.

M. D E V O R S A N G E.

Tiens, voici ton Gouverneur ; il pourra mieux
juger de ta science.

L' A Î N É V O R S A N G E, *à part.*

Peste ! sauvons - nous ; je n'aurais pas si bon
marché de celui-ci. (*Il s'enfuit.*)

(1) Un de mes amis a eu la complaisance de me fournir les
phrases latines dont j'ai lardé cette scène.

M. DE VORSANGE.

Où cours-tu donc si vite ? Écoute , je voulais. . . .

SCÈNE IV.

M. DE VORSANGE, M. D'AIGREMONT.

M. D'AIGREMONT.

Laissez-le s'enfuir , Monsieur : ma vue l'épouvante sans doute.

M. DE VORSANGE.

Comment ! aurait-il encore fait quelque nouvelle espièglerie ?

M. D'AIGREMONT.

Plut au ciel que nous en fussions quittes pour des badinages innocens de l'enfance ! Je vous cherchais pour vous faire part de mes alarmes.

M. DE VORSANGE.

Oh ! oh ! quel langage ! Ceci est sérieux , à ce qu'il me paraît.

M. D'AIGREMONT.

Ne croyez pas badiner , Monsieur ; ce que j'ai à vous dire est très-sérieux.

M. DE VORSANGE.

Voyons donc , grave Pédagogue , les choses importantes que vous avez à me révéler.

C ij

52 LE GOURMAND PRIS FOUR DUPE ,

M. D' A I G R E M O N T .

Le Chevalier est d'un caractère doux , timide & facile ; il se laisse séduire par son aîné , qui s'applique chaque jour à dérober toutes les friandises qui lui tombent sous la main.

M. D E V O R S A N G E .

Oui , il est comme un chat mal-appris , toujours aux aguets , & fondant sur la viande du garde-manger , si on oublie de le fermer.

M. D' A I G R E M O N T .

Le pire de ses défauts n'est pas la gourmandise , Monsieur le Marquis ; il y joint le mensonge , vice odieux & bas , qui entraîne dans tous les autres.

M. D E V O R S A N G E .

Voilà un enfant doué de bien mauvaises qualités : il ne fait pas trop d'honneur à ses parens.

M. D' A I G R E M O N T .

Sans doute ; si on ne le corrige au plutôt , il pourra quelque jour se rendre indigne de sa naissance.

M. D E V O R S A N G E .

Savez - vous , Monsieur d'Aigremont , que vos discours me remplissent d'inquiétudes ?

M. D' A I G R E M O N T .

Monsieur , je ne fais que mon devoir , en méritant de plus-en-plus votre confiance.

M. D E V O R S A N G E , *l'embrassant.*

Et vous agissez non - seulement en digne Instituteur , mais en ami , en honnête homme.

M. D' A I G R E M O N T.

Je ne borne pas tous mes soins à rendre mes Elèves savans ; le comble de mon bonheur est de les voir vertueux.

M. D E V O R S A N G E.

Mille fois heureux les parens qui placent si bien leur confiance !

M. D' A I G R E M O N T.

Monsieur de Vorsange , point d'enthousiasme exagéré : je n'ai encore rien fait pour vous , tant que votre fils sera vicieux.

M. D E V O R S A N G E.

Mais si le mauvais naturel l'emporte , dois-je vous en rendre responsable ?

M. D' A I G R E M O N T.

Il faut du moins que je n'aie rien à me reprocher , en faisant tous mes efforts pour le rendre meilleur. Je crois avoir trouvé un moyen infallible pour le corriger de sa goutmandise.

M. D E V O R S A N G E.

Mettez-le promptement à exécution.



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

PAPA & notre Gouverneur s'entretiennent en grand secret : que peuvent-ils donc se dire ?

M. D' A I G R E M O N T.

Sans m'expliquer davantage, j'observerai seulement que le moyen est un peu violent ; mais aux maux désespérés, il faut des remèdes extraordinaires.

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

Ce n'est pourtant pas bien d'espionner ce qui se passe. Mais mon frère aîné se le permet si souvent !

M. D E V O R S A N G E.

Quel service ne me rendrez - vous pas , si vous parvenez à le corriger de ses vices honteux ! Le Chevalier ne sera plus exposé à suivre les mauvais exemples qu'il lui donne.

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

Voici qui nous regarde. Mon frère a raison, il est quelquefois nécessaire d'écouter.

M. D' A I G R E M O N T.

Si j'ai le bonheur de réussir, non-seulement je le guérirai de son habitude à s'emparer de tout ce

qui peut flater son appétit ; mais j'espère encore lui ôter pour jamais le penchant au mensonge.

M. DE VORSANGE.

Je vous aurai une double obligation , mon cher ami.

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

On forme-là de vilains projets contre mon pauvre frère.

M. D'AIGREMONT.

Je suis moins révolté de trouver dans un enfant l'extrême gourmandise , quoiqu'elle l'approche de la brute, que l'aptitude au mensonge. Le premier vice est bien moins dangereux que l'autre ; lorsqu'on s'y livre, on court seulement risque de détruire sa santé ; au-lieu que le menteur, outre qu'il s'expose à n'être jamais cru, quand il lui arrive d'être vrai, il s'accoutume à la fausseté, & peut se rendre coupable des actions les plus criminelles.

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

C'est un sermon dans toutes les règles.

M. DE VORSANGE.

Expliquez - moi ce que vous vous proposez de faire ?

LE CHEVALIER, *au fond du Théâtre.*

Oui, c'est ce qu'il nous importe de savoir.

M. D'AIGREMONT.

Permettez - moi de vous taire mon projet, afin que vous ayiez le plaisir de la surprise : je l'attra-

56 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE ,

perai dans cette salle , c'est tout ce que je puis vous dire.

LE CHEVALIER , *au fond du Théâtre.*

J'avertirai mon frère de se tenir sur ses gardes.

M. DE VORSANGE.

S'il arrivait que vos louables intentions n'eussent point l'effet que vous en espérez , je me charge alors de notre mauvais sujet , & je prétends qu'une vigoureuse correction....

M. D'AIGREMENT.

Ah ! Monsieur , ce n'est point au châtiement qu'on doit avoir recours ; les enfans s'y endurcissent , & leurs défauts n'en sont que plus tenaces. Il vaut mieux émouvoir la sensibilité de leurs jeunes cœurs par le sentiment , par la persuasion.

LE CHEVALIER ; *au fond du Théâtre.*

Il n'est pas si méchant que je le croyais.

M. DE VORSANGE.

Je vais vous laisser vous occuper de votre projet , & j'agirai ensuite.... (*En se retournant il aperçoit le Chevalier.*) Que faites-vous là , Monsieur ? Vous nous épiez , je crois.

(*Il lui donne un soufflet , & s'en va.*)

LE CHEVALIER , *à part , portant la main sur sa joue.*

Il ne fait pas toujours bon d'écouter.



SCÈNE VI.

M. D'AIGREMONT, LE CHEVALIER.

M. D'AIGREMONT.

QU'EST-CE donc, mon cher Chevalier? Il me semble que votre joue s'est trouvée-là fort mal-à-propos.

LE CHEVALIER.

Je ne fais pourquoi papa sort de si mauvaise humeur.

M. D'AIGREMONT.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que nous disions?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Mais.... je ne fais.... quelques mots qui.... qui ne signifiaient rien.

M. D'AIGREMONT.

Je m'aperçois, Chevalier, que vous n'avez pas l'art de mentir, comme votre frère. Convenez, de bonne-foi, que vous vous êtes arrêté pour nous écouter.

LE CHEVALIER.

Le hasard m'a conduit ici, & ce n'est point ma faute si je suis dans votre confiance, malgré vous.

C v

M. D' A I G R E M O N T.

Eh bien , qu'avez - vous entendu , que vous puissiez rapporter à votre frère ?

L E C H E V A L I E R.

Vous avez dit qu'il était très-gourmand, & que vous l'attraperiez dans cette salle.

M. D' A I G R E M O N T, *hésitant.*

Oui , comme il vient souvent , je me propose de l'y guéter , afin de lui faire une bonne semonce.

L E C H E V A L I E R.

Ne mentiriez - vous pas un peu à votre tour , Monsieur ? Fr, cela serait bien vilain , & je le dirais à mon papa.

M. D' A I G R E M O N T.

Oubliez-vous que je vous ai vingt fois répété qu'il est affreux de jouer le rôle de délateur ?

L E C H E V A L I E R.

C'est qu'il serait plaisant que je vous prisse vous-même en faute , & papa en rirait de bon cœur.

M. D' A I G R E M O N T.

Dans cette occasion-ci , où il s'agit de faire le bien de Monsieur votre frère , je ne dois point vous ouvrir ma façon de penser : il m'est permis d'employer un peu de dissimulation.

L E C H E V A L I E R.

Voilà comme les personnes âgées savent toujours excuser leurs fautes ; il n'y a , selon elles , que les enfans qui ont toujours tort.

COMÉDIE-PROVERBE. 59

M. D' AIGREMONT.

Chevalier, vous faites bien le raisonnable.

LE CHEVALIER.

Je le suis beaucoup aussi. Vraiment, il serait beau qu'à neuf ans passés je fusse encore un enfant.

M. D' AIGREMONT.

Oh ! je vous demande pardon de vous manquer de respect.

LE CHEVALIER.

Ne plaisantez point. Faut-il être si fier, parce qu'on a quelques années de plus ?

M. D' AIGREMONT.

Comme vous êtes si raisonnable, je pense que vous sentirez qu'il n'est point à propos d'informer votre frère de ce que vous avez entendu tout-à-phure.

LE CHEVALIER.

Mais si vous devez lui faire du mal ?

M. D' AIGREMONT.

Rassurez-vous, ce que je projette ne peut que lui être fort avantageux.

LE CHEVALIER.

En ce cas, je dois ne lui rien dire.

M. D' AIGREMONT.

Bon, vous commencez à raisonner juste. Allez m'attendre dans la salle d'étude.

C 7

LE CHEVALIER, *à part, en s'en allant.*

Avertissons cependant mon frère de prendre garde à lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

M. D'AIGREMONT, *seul.*

J'AI vu l'instant que ce petit bon-homme aurait dérangé toutes mes mesures. Heureusement que j'ai fait le mystérieux avec M. de Vorsange..... Mais ne perdons point de tems ; la corbeille est prête.... (*Il ouvre une armoire.*) Posons-la vite sur cette table, j'entends venir notre Gourmand : nous verrons bientôt si c'est aux souris qu'il faut faire la guerre.

(*Il met sur une table une corbeille remplie de fruits, & il sort.*)



SCÈNE VIII.

L'AINÉ DE VORSANGE, *seul.**(Il arrive en jouant au volant.)*

QUOI ! il n'est pas ici ? où se tient-il donc fourré, ce petit nigaud de Chevalier ? Je voulais lui proposer un jeu..... oh ! tout-à-fait plaisant. Je suis sûr qu'il a la simplicité d'étudier dans quelque coin... Eh bien, qu'il y reste. Pour moi, j'aime mieux courir, sauter, que de m'ennuyer avec mon Rudiment ou ma Syntaxe..... Mais que vois-je ? Les belles pommes ! les superbes poires !.... Les voilà donc celles que j'ai vues ce matin... Goûtons-en vite deux ou trois, il n'y paraîtra pas. *(Il en mange.)* Heu ! qu'elles sont délicieuses... Mettons-en quelques-unes dans mes poches.... J'en ai trop pris ; si on vient à les compter, on s'en apercevra.... Ma foi, emparons-nous de ce qui reste ; il n'en sera ni plus ni moins ; j'en serai quitte pour soutenir que c'est le Chevalier qui les a mangées.

(Il remplit ses poches.)

SCÈNE IX.

L'AINÉ DE VORSANGE , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien , mon frère , médites-tu sur le danger des corrections ?

L'AINÉ.

Je crois que tu pourrais les craindre plus que moi.

LE CHEVALIER.

Oui, si les innocens payaient pour les coupables. Je t'avertis que tes oreilles sont furieusement menacées.

L'AINÉ.

Pour te récompenser de cet avis charitable , je te préviens que tu n'en seras pas quitte pour les deux oreilles.

LE CHEVALIER.

Eh ! qu'ai-je donc fait , bon Dieu ?

L'AINÉ.

Tu as mangé tout ce qui était dans cette corbeille.

LE CHEVALIER.

Peut-on mentir comme cela ! C'est bien plutôt vous , mon frère ; & ce que vous avez fait de plus mal , c'est de ne point m'en donner ma part.

L'AINÉ.

A merveille , tu me reproches tes propres fautes.

LE CHEVALIER.

En tout cas, ce que tu m'accuses d'avoir mangé, ne me fera pas mal à l'estomac.

L'AINÉ.

Mais cela pourra t'occasionner de certaines douleurs.... tu fais bien?, ... (*à part.*) Voici quelqu'un, allons vider mes poches. (*haut.*) Suis-moi, si tu veux venir courir dans le jardin.

(*Il sort en sautant.*)LE CHEVALIER, *seul.*

Qu'il aille jouer tout seul. A la fin il subira quelques violentes corrections.

SCÈNE X.

M. D'AIGREMONT, LE CHEVALIER.

M. D'AIGREMONT.

POURQUOI n'étudiez-vous pas, ainsi que je vous l'avais ordonné?

LE CHEVALIER.

J'ai cru pouvoir prendre un instant de récréation.

M. D'AIGREMONT.

Vous cherchez toujours des prétextes pour quitter le travail. Mais songez bien qu'en s'accoutumant à négliger ses moindres devoirs, on s'expose à commettre les plus grandes fautes.... Eh! tenez, vous avez mangé les fruits de cette corbeille.

64 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monsieur, que ce n'est pas moi.

M. D'AIGREMONT.

(*A part.*) Fort bien, je vais tout-à-l'heure savoir la vérité. (*haut.*) Tout mauvais cas est reniable; ainsi vous ne pouvez convenir de ce dont je vous accuse. Cependant, vous êtes pris sur le fait, puisque je vous trouve dans cet appartement, & qu'il n'y a plus rien dans cette corbeille.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureux d'être condamné par les apparences!

M. D'AIGREMONT.

Vous serez puni beaucoup plus sévèrement que vous ne le croyez.

LE CHEVALIER, *en pleurant.*

Je m'en consolerais, si j'avais eu le plaisir de manger ces fruits.



SCÈNE XI.

M. D'AIGREMONT, LES DEUX JEUNES
DE VORSANGE.

L'AÎNÉ VORSANGE, *à part.*

J'AI tout croqué, ainsi je n'ai plus rien à craindre.
(*haut.*) M. d'Aigremont, papa vous prie d'aller
lui parler.

M. D'AIGREMONT.

Je suis retenu ici pour un objet très - important.
De grâce, dites - moi, mes amis, lequel de vous
deux a vidé cette corbeille ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas moi.

L'AÎNÉ.

Ni moi non-plus.

M. D'AIGREMONT.

Il faut que je sache au plutôt lequel de vous deux
est le gourmand, afin de lui sauver la vie, si cela
est possible.

L'AÎNÉ.

Que voulez-vous dire ?

M. D'AIGREMONT.

Hélas ! je ne tarderai pas à savoir ce que vous me
cachez vainement. Apprenez, mes bons amis, que
les fruits de cette corbeille étaient empoisonnés.

66 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

L' A Î N É , *à part.*

O ciel ! qu'entens-je !

LE CHEVALIER.

Pour moi , cela m'est égal ; je suis bien sûr de n'en point mourir.

M. D' A I G R E M O N T.

Malheureuse idée qui m'est venue ! Lassé de vous entendre dire que les souris mangeaient tout ici , je me suis avisé de mettre un poison très-actif dans des pomes & des poires , & de les exposer dans cette salle.... Funeste imprudence !

L' A Î N É , *à part.*

Il me semble déjà sentir.... Mais contraignons-nous.

LE CHEVALIER , *bas à son frère.*

Tu vois , mon pauvre frère , qu'il faut te dépêcher à faire l'aveu de ta gourmandise.

L' A Î N É .

Laisse-moi tranquille.

M. D' A I G R E M O N T.

Aurai-je à me reprocher tout-à-la-fois la mort de deux enfans qui m'étaient si chers !... Encore si un seul perdait la vie , il en resterait un pour calmer mes justes douleurs. (*Il se jette dans un fauteuil , & cache son visage dans ses deux mains.*)

LE CHEVALIER.

D'abord , Monsieur d'Aigremont , ne craignez rien pour ma santé. Mais faites secourir promptement.

ment mon frère , que trahissent son silence & sa pâleur.

M. D'AIGREMONT , à l'aîné de Vorsange.

N'ai-je que pour vous à trembler ? Hâtez - vous de me tirer d'inquiétude.... Vous vous troublez !

L' A Î N É.

Non..... point du tout..... (à part. Qu'ai-je fait !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VORSANGE.

M. DE VORSANGE.

PUISQUE Monsieur d'Aigremont se fait trop long-tems attendre, je viens lui dire que..... Mais quelle consternation !

M. D' A I G R E M O N T.

Ah ! Monsieur, vous voyez un homme au désespoir. J'ai empoisonné votre fils.... peut-être tous les deux, en voulant détruire les souris.

M. DE VORSANGE.

Que me dites-vous là ! Vite du secours. Qu'on aille chercher des Chirurgiens, des Médecins.

M. D' A I G R E M O N T.

La physionomie de votre aîné annonce qu'il est

68 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

le plus malade ; mais il s'obstine à ne rien avouer ; en sorte qu'il sera difficile de lui administrer des remèdes efficaces.

M. DE VORSANGE.

Parle, parle, mon cher fils ; il y va de tes jours.

L'AINÉ, *un peu troublé.*

Je crois.... que je me porte bien.... (*à part.*)

Aie, aie ! je sens quelque chose dans le ventre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je suis certain d'être en bonne santé.

M. DE VORSANGE.

Dans l'incertitude où nous sommes, il vaut mieux administrer promptement des remèdes inutiles, que de....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

PICARD.

TRANQUILISEZ-VOUS, Messieurs ; je ne devance que de quelques pas Monsieur le Docteur Tue-Tout.

M. DE VORSANGE.

J'en rends grâce au ciel.

M. D'AIGREMONT, *à Picard.*

Eh ! comment t'es-tu avisé d'aller le chercher ?

P I C A R D.

Les cris que j'ai entendus de l'antichambre m'ont averti de ce qui se passait ici, & j'ai couru chez M. le Docteur, que j'ai trouvé sur le point d'aller à l'Opéra..... (*En fixant l'aîné de Vorsange.*) Mais comme mon jeune Maître est changé! Voyez, il a les yeux hagards.... il fait peur. Dans l'excès de sa gourmandise, n'aurait-il pas avalé les pommes, les poires & les souris? (*bas à M. d'Aigremont.*) Comment trouvez-vous que je joue mon rôle?

M. D'AIGREMONT, *bas à Picard.*

Pas mal, pas mal.

M. DE VORSANGE.

Heureusement que voici le cher Docteur.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR.

L E D O C T E U R.

JE quitte mes occupations les plus importantes, pour accourir ici.

P I C A R D, *à part.*

Oui, l'Opéra, ou les vapeurs de quelques petits-mâîtres.

70 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE,

L'AÎNÉ VORSANGE, *à part.*

Je souffre tant, que j'ai peine à me retenir...
Ouf! ouf!

LE DOCTEUR.

Voyons qui de ces deux jeunes gens a eu le malheur de s'empoisonner.

(*Il leur tâte le pouls.*)

M. DE VORSANGE.

Procédez, cher Docteur, & que je vous doive la conservation de l'un ou de l'autre.

M. D'AIGREMONT.

Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous.

LE DOCTEUR.

Les pronostics les plus fâcheux m'apprennent que ce petit bon-homme-ci n'a peut-être pas deux heures à vivre.

M. DE VORSANGE.

Cruelle catastrophe!

LE DOCTEUR, *bas à M. d'Aigremont.*

N'est-ce pas comme cela que vous l'entendez?

M. D'AIGREMONT.

Oui, continuez.

L'AÎNÉ VORSANGE, *à part.*

Je ne puis plus douter que je ne sois près de mourir..... (*haut.*) Hélas! il est bien vrai que je sens.... la colique.

(*Il jette un cri perçant.*)

LE DOCTEUR.

S'il avait confessé plutôt sa funeste imprudence, je me serais flaté de le tirer d'affaire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Voilà ce que c'est que d'être gourmand & de mentir.

L'AÎNE, *se jetant à genoux.*

Ah! je n'en puis plus, je souffre des douleurs affreuses... Oui, je me suis empoisonné en mangeant les fruits qui étaient-là.... Tâchez de me sauver la vie. Si j'en réchappe, il ne m'arrivera jamais de mentir ni de rien dérober.

LE DOCTEUR.

Je vais employer toute ma science. Commencez par avaler le contenu de cette fiole, & sur-tout gardez-vous de retomber dans les vices qui vous ont mis dans ce triste état.

L'AÎNE VORSANGE, *après avoir bu.*

Ah, que je suis malade, & que je suis au désespoir de n'avoir pas été toujours sage!

M. D'AIGREMONT, *bas à M. de Vorsange.*

Ce n'est que de l'eau qu'il vient de boire. Comment trouvez-vous mon expédient?

M. DE VORSANGE, *bas.*

Admirable. Cette fausse peur va sûrement le corriger.

LE DOCTEUR.

J'ordonne qu'on le mette au lit : peut-être que demain il se portera beaucoup mieux.

72 LE GOURMAND PRIS POUR DUPE, &c.

M. D' A I G R E M O N T.

Voilà pourtant où l'ont conduit les deux vices
qui le dominaient.

L E C H E V A L I E R.

Comme je veux m'en préserver !

L' A Î N É V O R S A N G E.

Que je me repends d'y avoir si souvent succombé !

P I C A R D.

Oui, comme dit le proverbe : *Tant va la
cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.*

F I N.

ATHALIE,